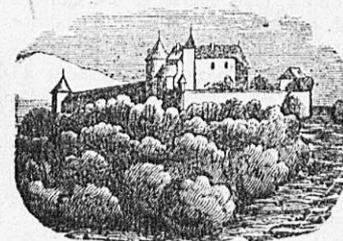




LA GRUYÈRE



PRIX DE L'ABONNEMENT :

Pour la Suisse: 1 an, Fr. 4 —
6 mois, » 2 50
Etranger: 1 an, 9 fr.; 6 mois, 5 fr.
payable d'avance.

Prix du numéro: 5 cent.

On s'abonne à tous les bureaux
de poste.

JOURNAL INDÉPENDANT, POLITIQUE ET AGRICOLE

Paraissant le mercredi et le samedi.

BUREAU DU JOURNAL: Grand'Rue N° 295, BULLE

Prix des annonces et réclames:

Annonces: Pour le canton,
10 cent.; pour la Suisse, 15 cent.
la ligne ou son espace.

Réclames: 20 cent. la ligne.

Lettres et argent francs de
port.

BULLE, le 29 juillet 1890.

NOUVELLES SUISSES

Tir fédéral. — On a dû déjà commander 2000 nouvelles médailles de bronze, 1500 d'argent, 100 petites et 50 grandes coupes et 20 médailles d'or.

L'affluence des tireurs dépasse celle des tirs de Berne et de Genève.

Dimanche, énorme affluence de population; sermon sur la place de fête, cortège des sociétés thurgoviennes, Zurich, Bâle et St-Gall. Le banquet a été très animé. Une souscription en faveur du monument de Tell a produit 905 fr.

Le tireur Furrer, de Bubikon, signalé comme ayant fait 89 cartons dans une série de 100 coups, a été arrêté vendredi matin. Il a avoué avoir marqué lui-même sur sa carte des cartons qu'il n'avait pas faits.

Conseil fédéral. — Le Conseil fédéral a décidé qu'à l'avenir, pour le calcul du poids de la bière en tonneaux étalonnés, on prendra pour base la proportion de 165 kg. brut pour 100 litres, dans le cas où il ne serait pas possible d'obtenir une déclaration de poids.

Le legs suivant a été fait à la fondation Winkelried: 20,000 fr. de feu Nicolas Fuchs, citoyen argovien, demeurant en dernier lieu à Genève.

La famille du défunt capitaine Egli, à Unterstrass, a également fait don d'une somme de 20,000 fr. à la fondation Winkelried.

Des remerciements seront adressés pour ces dons patriotiques.

Une somme de 5000 fr., prise sur le crédit des beaux-arts, est allouée à M. A. Lanz, sculpteur, comme marque de reconnaissance pour la valeur artistique de la statue de Pestalozzi, qui est son œuvre. Le Conseil fédéral exprimera en outre à M. Lanz sa gratitude pour ce travail éminent.

M. Henri Rauschenbach, mécanicien, à Schaffhouse, est nommé inspecteur des fabriques du 3^e arrondissement pour le reste de la période administrative courante.

M. Jean-Jacques Roth, de Kessweil (Thurgovie), négociant, à Sidney, est nommé consul suisse à cette résidence.

M. le capitaine Rodolphe Kunz, de Regensberg (Zurich), est nommé instructeur de seconde classe d'artillerie.

Militaire. — Les deux officiers suisses qui suivront les manœuvres françaises d'automne sont: le colonel Feiss, chef d'arme de l'infanterie, et le major Strohl, de l'état-major général.

M. le lieutenant-colonel Henri Wyss, d'Einsiedeln, a été envoyé en Silésie par le Conseil fédéral, pour assister aux manœuvres de l'armée allemande.

Concours de vélocipédistes. — Le nombre des participants à ce concours, qui a eu lieu à Thoune, a été si grand que le comité a décidé d'en prolonger la durée d'un jour.

Outre les concours individuels, il y a aussi eu un concours de sections.

Zurich. — Une fort belle réception a été faite, à Zurich, au Conseil fédéral et au corps diplomatique se rendant au tir fédéral à Frauenfeld pour la journée officielle.

M. le Dr Stœssel, président du Conseil d'Etat, M. le colonel Pestalozzi, maire de la ville, M. le colonel Ulrich, conseiller municipal, et M. le conseiller national Bürkli attendaient sur le perron de la gare, mercredi soir, à 5 h. 35, accompagnés d'huissiers en grande tenue.

Le Conseil fédéral et ses hôtes ont été conduits de la gare à l'hôtel Baur au Lac dans neuf des plus beaux équipages de Zurich, gracieusement mis à la disposition des autorités par leurs propriétaires. La salle à manger avait été artistement décorée. A chacune des quatre colonnes qui l'ornent flottaient des faisceaux de drapeaux des cantons suisses, tandis que les écussons de la France, de la Russie, de l'Angleterre, de l'Autriche, de l'Allemagne, de l'Italie, de la Belgique et des Etats-Unis brillaient aux murailles, à côté de riches panoplies extraites des collections de l'arsenal.

Au dessert, M. Stœssel a souhaité la bienvenue aux hôtes de Zurich et porté la santé du Conseil fédéral et du corps diplomatique. MM. Ruchonnet, président de la Confédération, et Arago, ambassadeur de France, lui ont répondu.

Pendant ce temps, une foule énorme s'était massée sur les quais d'Enge à Riesbach. Les lampions s'al-

lumaient dans le jardin et sur le socle du Lion de Sempach, la croix blanche scintillait sur champ rouge au sommet de l'hôtel Baur, la Tonhalle, les villas du bord du lac s'illuminaient de couleurs variées, les lanternes vénitiennes se balançaient sur d'innombrables embarcations et le ciel se sillonnait de fusées. Bref, Zurich offrait à ses hôtes une superbe soirée vénitienne.

Comme la nuit était radieuse et que le site est un des plus beaux de la Suisse, les invités du Conseil fédéral ne tardèrent pas à paraître au balcon pour admirer ce magnifique spectacle. 200 membres des deux chœurs d'hommes de Zurich se trouvaient dans le jardin et ont donné un fort beau concert.

Lucerne. — Depuis que le parricide Kaufmann a été condamné à mort, une foule d'individus s'offrent pour remplir les fonctions, peu enviables pourtant, de bourreau.

Dimanche après midi, deux ouvriers allemands se sont précipités du Pilate, l'un du sommet, où il cueillait des fleurs, l'autre au retour, sur le versant ouest. On les a trouvés gravement contusionnés et blessés.

Zoug. — Le 27, au soir, le débarcadère d'Arth, couvert d'une foule de monde, s'est effondré. Environ cinquante personnes, hommes, femmes et enfants, sont tombés dans le lac, mais il n'y a eu heureusement aucun noyé.

Argovie. — Un incendie a réduit en cendres, à Nieder-Erlinsbach, dans la nuit de vendredi, un bâtiment appartenant au syndic de la localité. Cinq vaches sont restées dans les flammes. De grandes provisions de fourrage et tout le mobilier ont été détruits.

Thurgovie. — La récolte des pommes de terre printanières est excellente dans ce canton. La commune d'Ermatingen en a déjà expédié pour plus de vingt-cinq mille francs.

Grisons. — La matière inflammable contenue dans un des bâtiments de la fabrique fédérale de poudre, à Coire, a fait explosion vendredi matin. Le bâtiment a été complètement détruit. Un employé de la fabrique, nommé Dosch, père de dix enfants, a été relevé dans un piteux état et transporté à l'hôpital.

Vaud. — M. Marius Chessex, à Territet, s'est distingué d'une façon toute spéciale au tir fédéral. En quittant Frauenfeld, mercredi, il emportait avec

FEUILLETON DE LA GRUYÈRE 9

Le Million du père Raclot

PAR

ÉMILE RICHEBOURG

— Pour faire quoi?
— Pour travailler, gagner ma vie.
— Travailler, gagner ta vie, mais tu es folle!
— Non, mon père.
— Travailler!... Mais tu ne sais rien faire.
— Vous oubliez que j'ai mon brevet d'institutrice.
— Et tu veux...
— Je veux être institutrice.
— Hum! hum!
— Vous avez travaillé, mon père, ma mère aussi a travaillé beaucoup, comme elle et vous je veux travailler à mon tour; je ne suis pas une demoiselle, mais la fille d'un paysan, et, quand je vois toutes les jeunes filles d'Aubécourt travailler, aller aux champs, j'ai honte.
— Les filles d'Aubécourt sont faites pour aller aux champs, tandis que toi...
— Moi, mon père, je ne pourrais pas aller à la charnue, travailler à la terre, c'est vrai; mais, parce que je ne saurais pas faire cela, je ne me vois pas dispensée de faire autre chose. On est au monde pour travailler, chacun doit produire selon

ses forces et son aptitude et je suis hontuse de ne rien faire.

— Mais tu n'es pas oisive, Marthe; depuis que tu es ici, tu as constamment l'aiguille ou ton crochet à la main.

— Broder, faire de la tapisserie ou de petits ouvrages au crochet, ce n'est pas travailler.

— Qu'importe, si je suis satisfaite?

— Moi, je ne le suis pas.

— Marthe, je ne suis pas riche, riche, comme certaines gens le prétendent, des envieux, des jaloux; mais je ne suis pas pauvre non plus, j'ai une bonne petite aisance; tu peux donc être tranquille, ici tu ne manquera jamais de rien.

— Je vous crois, mon père, mais je ne veux pas être à votre charge.

— Oh! une charge peu lourde!

— Je vous le répète, mon père, vous et ma mère avez travaillé beaucoup, il faut que je travaille aussi; il n'est pas de meilleur pain à manger que celui qu'on gagne, je suis institutrice, je veux exercer ma profession.

— Hum, hum! fit M. Raclot en se grattant le bout du nez; voyons, est-ce que c'est bien arrêté dans la tête?

— Oui, mon père.

— Alors, je n'ai plus rien à dire.

— Merci, mon père.

— Voilà, il faut toujours faire ce que tu veux. Et ton intention est de partir demain.

— Oui.

— Tu te rendras à la ville?

— Je vous l'ai dit.

Crois-tu que tu trouveras une place tout de suite?

— Je l'espère.

— Ça ne me paraît pas bien sûr.

— Je verrai.

— Marthe, c'est un coup de tête, ça.

— Nullement, mon père.

— Enfin, c'est bien. Tu auras besoin d'argent, combien faudra-t-il te donner?

— Rien.

— Comment rien?

— Soyez tranquille, je saurai m'arranger.

— Je comprends; tu iras tout de suite chez les sœurs dominicaines.

— Telle est mon intention, et je ne veux pas vous le cacher, mon père, je compte que ces dames me garderont à la communauté et me confieront une classe de petites filles.

— Et si tu te trompais?

— Si je ne pouvais pas être employée dans la communauté où j'ai été élevée, l'ordre ayant en France plusieurs autres pensionnats, la maison mère me placerait dans l'un ou l'autre.

— Maintenant, mon père, que je sois placée n'importe où, je vous prie de ne faire connaître à personne, et la détermination que j'ai prise et le lieu de ma retraite.

— Je te le promets; mais tu viendras me voir de temps en temps?

— Je penserai souvent à vous, mon père; mais je ne sais pas si, comme vous le désirez, je pourrai venir vous voir.

— Ce qui veut dire, ou à peu près, que je n'ai plus de fille, murmura M. Raclot avec une émotion réelle ou feinte.

La jeune fille resta silencieuse.

Elle n'avait plus rien à dire.

paration pour agrandissement
l'éviter l'encombrement, nous
un rabais supplémentaire

CONFIANCE

ation de cigares.

5000 cigares façon Havane en cais-
secs et de bon goût, à liquider au
r. 80 le cent contre rembourse.
les demandes de suite à Holt-
Vevey. (H33V) [426]

de cheveux gris

own's Capillairine à 2 fr. 75
Grand choix de NATTES
cheveux depuis 1 fr. la pièce, chez
ARGOT, coiffeur-parfumeur,
Mme Placide MOURA, à Bulle. [250]

POISSONS

onnes qui désirent avoir du poisson
nt s'adresser au soussigné.

ion de la fête patronale de saint
recevrai quantité de poissons frais
Constance et d'autres lacs de la

s'annoncer au moins cinq jours

Eugène Heimo, limonadier.

travaux de gypserie

et de peinture
itent les réparations à faire à la
Pont-en-Ogoz, sous-mia au coin
à dimanche 27 juillet, à 8 heures
dresser au syndic du lieu. [464]

garantis naturels

UGES ET BLANCS
Prix très modérés.
Billons expédie franco sur de-
(01894V)

is Goy, à Vevey,
place du Marché 2. [358]

aison à vendre.

à vendre, à Bulle, une jolie maison
ite et bien exposée, avec cour et
n. [171]

r un notaire Jean GILLET, à Bulle.

PENSION

employé tranquille cherche pen-
sion à Bulle ou de préférence à
[471]

v. p., sous F. C. M. à l'expédition.

jeune homme

ayant fréquenté pendant 2 ans une
laire, demande une place d'ap-
prentissage.

au bureau de placement de la
bourgeoise des métiers et arts in-
Bise, commissaire général).

VENDRE

es, 2 portes vitrées et 2
portes.
r au bureau du journal. [356]

A louer:

pour le 1^{er} septembre, un loge-
situé.
r au bureau du journal. [465]

BREVETÉ!!!

MENT UNIVERSEL

de Plüss-Staufner

stablement sans rival pour re-
les objets cassés, soit en verre,
bois, etc.

n flacons de 65 cent. et 1 fr.

pour le district: Imprimerie de
à Bulle.

Emile Lenz, imprimeur-éditeur.

ui les trophées suivants : deux montres, trois petites coupes, cinq médailles d'argent et quatre de bronze. M. Chessex a en outre 189 points au concours des trois meilleures séries et 25 points au revolver.

— Dans la nuit de samedi à dimanche, vers 3 heures, un violent incendie a éclaté à Tercier. Deux maisons d'habitation et une grange attenante ont été entièrement brûlées, malgré les secours arrivés de toutes parts. L'eau, comme cela arrive malheureusement souvent dans la campagne, faisait défaut. Le bétail a pu être sauvé.

Genève. — Le programme général du concours musical international, qui aura lieu à Genève les 15, 16 et 17 août prochain, vient d'être publié. Le vendredi 15 août aura lieu la réception des sociétés au Bâtiment électoral et à huit heures et demie du soir, soirée de gala au théâtre. Samedi, 15 août, 9 h. du matin, concours à vue des 231 sociétés chorales et instrumentales prenant part au concours dans les vingt-sept locaux désignés à cet effet; 1 h., concours d'exécution par les mêmes sociétés; 4 h., cortège et défilé de toutes les sociétés; 5 h. 1/2, exécution du chant national suisse par toutes les sociétés réunies sur la place Neuve; 6 h., proclamation de prix; 8 h. 1/2, concerts par les sociétés couronnées. Dimanche, 17 août : 1 h., concours d'honneur des fanfares au Bâtiment électoral; 2 h., id. des chorales et harmonies au théâtre; 4 h., proclamation des prix d'honneur; 5 h., concerts par les sociétés couronnées : 9 h. s., concert au Jardin anglais, fête vénitienne sur le lac, embrasement de la rade et feu d'artifice.

NOUVELLES ÉTRANGÈRES

France. — Le Midi bouge, et, comme dit l'Éclair : « quand il s'emballe il s'emballe bien ». Marseille demande à être le siège d'une Faculté de médecine, Montpellier à la sienne et tient à sa tradition. Le gouvernement ne repoussant pas les offres de Marseille, une crise a éclaté à Montpellier, le conseil municipal a donné sa démission collective... Cette démission a été suivie de celle des conseillers généraux des trois cantons de Montpellier : d'autres démissions de corps élus sont imminentes.

La pétition des habitants de Montpellier pour protester contre l'établissement d'une Faculté de médecine à Marseille a réuni de 35 à 40,000 signatures.

— D'après un décret qui a paru à l'Officiel, les lettres chargées de France à l'étranger payeront une taxe d'assurance de 20 c. par 100 fr. déclarés.

Belgique. — L'empereur d'Allemagne débarquera le 2 août à Ostende. Il sera reçu par le roi Léopold II. D'Ostende, Guillaume II ira à Anvers.

Italie. — Le navire allemand *Vorwärts*, chargé de pétrole, a pris feu dimanche dans le port de Savone. L'équipage a été sauvé. Mais le navire et son chargement ont été complètement consumés. Le dommage est d'un million de francs.

Allemagne. — Plus de 2000 médecins venant de toutes les parties du monde sont inscrits jusqu'ici pour prendre part au congrès médical de Berlin qui s'ouvrira le 4 août; le comité espère réunir cinq mille participants.

Russie. — Une gouvernante allemande, Mlle Bruenthal, a été brûlée sur la ligne Moscou-Jaroslawa. La pauvre fille avait, à cause de la grande chaleur, quitté le wagon et elle se tenait sur le mar-

chepied. Une étincelle de la locomotive mit le feu à ses vêtements, et à l'arrivée à Taraskova, le feu s'étendit à tous ses vêtements. Mlle Bruenthal a succombé après d'horribles souffrances.

République Argentine. — Une révolution a éclaté à la suite de la révolte des troupes. L'état de siège est proclamé. On craint que l'insurrection ne prenne une grande extension.

La bourse et les banques sont fermées. Le ministre Gracia est prisonnier. Les affaires sont suspendues.

Le président Celman s'est enfui à Rosario. Un gouvernement révolutionnaire a été établi à Buénos-Ayres.

Selon des avis plus récents, cinq autres bataillons, la marine et une partie de l'artillerie se sont prononcés pour les insurgés.

L'établissement des postes et télégraphes est gardé par les soldats. Le bruit court que les insurgés ont remportés un succès complet. Le gouverneur de Buénos-Ayres a été blessé, le président Celman s'est, dit-on, réfugié à bord d'un navire étranger.

Les insurgés ont publié un manifeste. Le général Manuel Campos, enfermé récemment en prison cellulaire quand le gouvernement eut connaissance de la conspiration, a été délivré par les insurgés et s'est mis à la tête de la révolution.

Les insurgés sont maîtres des casernes et de l'arsenal. Ils comptent sept bataillons.

Les forces du gouvernement sont égales, mais des renforts sont attendus. Le vice-président Pellegrini a pris la présidence.

La population prend fait et cause pour les insurgés. Les autorités demandent à négocier. Le président Celman a renoncé à se rendre dans les provinces après avoir reconnu que sa voix ne rencontrerait plus d'écho. Les dernières troupes ont passé aux insurgés dont le triomphe définitif paraît certain.

Amérique centrale. — Des avis de Guatemala annoncent que l'insurrection contre le gouvernement du général Barillas a commencé sous les ordres du général Betola. Les troupes font des patrouilles dans les rues, mais il est certain que nombre de soldats ont refusé de faire leur devoir parce qu'ils ne sont pas payés.

On craint que les soldats mécontents ne fassent cause commune avec les insurgés. La populace parcourt les rues en criant : *A mort Barillas!* Les chefs de l'émeute ont été emprisonnés. La maison du président est gardée par la troupe. Le général Barillas a déclaré toute la république en état de siège.

Les troupes salvadoriennes seraient à soixante milles de la capitale.

Selon une dépêche de Mexico, le gouvernement guatemalien a fait couper les télégraphes pour empêcher l'envoi des nouvelles. Les Salvadoriens avancent. Une bataille décisive est attendue. Le général Barrundia est dans le Guatemala, levant une armée d'insurgés.

CANTON DE FRIBOURG

Conseil d'Etat. — Séance du 26 juillet 1890. — On rend un arrêté concernant l'exécution de la loi du 23 mai 1890 sur la Caisse hypothécaire.

— On approuve les modifications apportées au règlement d'organisation de l'Eglise évangélique réformée du 3 juillet 1873 par la Commission synodale réformée du canton de Fribourg.

gnier de cette demeure maudite. Cependant elle n'était pas en retard pour prendre la voiture; elle était en avance, au contraire, d'une demi-heure. Mais avant de quitter Aubécourt pour longtemps, pour toujours peut-être, elle voulait embrasser sa vieille nourrice. Elle trouva la bonne femme occupée à son ménage. — Comment, c'est toi, mignonne, de si bonne heure! s'écria la paysanne. — Dans un instant, je prendrai la voiture et je n'ai pas voulu partir sans t'avoir embrassée. — C'est bien gentil, ma petite Marthe; ainsi tu vas à la ville? — Oui, d'abord, et j'irai peut-être plus loin, beaucoup plus loin. — Mais c'est donc un voyage? — Oui, nourrice, un voyage. — Quand reviendras-tu? — Peut-être jamais. La vieille femme eut un haut-le-corps. — Je n'ai pas bien compris, Marthe, qu'est-ce que tu viens de me dire? — Je viens de te dire, ma bonne nourrice, que je partais et que peut-être je ne reviendrais plus. — Allons, allons, tu veux rire, ma chérie. — Non, nourrice. — Je ne te crois pas... Est-ce qu'il n'y a pas ton mariage? — C'est fini, nourrice, je ne me marie plus. — Ah! ben, ah! ben, qu'est-ce que tu me dis là? — Je te dis ce qui est. La paysanne resta un instant immobile, les yeux grands

— Sont confirmés dans leurs fonctions les titulaires suivants :

M. Mojon, pasteur, aumônier réformé des pénitenciers;

M. Gabriel, Denis, syndic de la commune de Granges;

M. Maudry, Joseph, syndic de la commune d'Arciel.

— On nomme :

M. Michaud, directeur de l'école secondaire d'Hauterive, aux fonctions de receveur d'Etat du district du Lac;

M. Buman, Ernest, capitaine, à Fribourg, aux fonctions de commissaire civil chargé de la constatation des dommages causés aux propriétés et aux récoltes lors des prochaines manœuvres de la I^{re} et de la II^e division.

— M. Thurler, Eugène, lieutenant, à Fribourg, est promu au grade de 1^{er} lieutenant d'infanterie (fusiliers).

Tir fédéral. — Aux succès de nos tireurs que nous avons déjà mentionnés, il faut encore ajouter ceux de M. Gottrau, Théodore, de Fribourg, qui a tiré une grande coupe, et de M. Bocard, Hubert, de Givisiez, qui a gagné une montre en or et une petite coupe; M. Alphonse Christinaz, à Fribourg, une petite coupe; M. Gianantonio, à Fribourg, une montre en or; M. Tornare, facteur, à Fribourg, une médaille d'or; le même a fait 134 cartons à la Série.

GRUYÈRE

L'incendie du village de Broc.

Hier encore l'attrait des nombreux voyageurs qui parcourent notre belle Gruyère, le charmant village de Broc ne forme aujourd'hui qu'un amas de ruines.

Dans la nuit de dimanche à lundi, vers minuit, une colonne de feu s'élevait derrière la forêt de Bouleyres, la cloche du feu réveillait les habitants de Bulle, les pompes partaient au triple galop. Avec anxiété, tout en s'acheminant vers le foyer de l'incendie, on voyait la leur augmenter, éclairant les pentes arides de la Dent de Broc et enveloppant la ville de Gruyères comme dans un coucher de soleil. Les minutes se passent, l'anxiété augmente avec la certitude que le feu ne se contente, cette fois, pas d'une ou de deux maisons, mais que ce terrible fléau en veut à tout le village de Broc.

Comme nous sortons de la forêt de Bouleyres, un spectacle épouvantable se présente à nos yeux : tout le village de Broc ne forme qu'un immense brasier, qu'une vaste mer de flammes agitée par un fort vent du sud.

Les pompiers, accourus de tous les villages de la Gruyère, font des efforts surhumains pour arracher aux flammes encore quelques habitations; grâce à ces efforts, l'hôtel de la Grue est sauvé. La pinte des Montagnards, ainsi que la partie en haut le village, est épargnée; mais ce ne sont que quelques bâtiments, tout le reste est devenu la triste proie des flammes. Une quarantaine de bâtiments, abritant une soixantaine de ménages, soit les deux tiers de la population, n'existent plus. La maison d'école, le bureau postal, les deux établissements la Maison de Ville et l'Etoile d'Or, le joli chalet de M. Hans Wæber, tout est consumé. Grâce à son éloignement du village et à sa couverture en ardoise, l'Eglise et la cure ont été épargnées.

ouverts, comme hébété; puis elle poussa un cri et se précipita sur la jeune fille qu'elle enveloppa de ses bras.

— Ah! je comprends, je comprends! s'écria-t-elle; tu pars, tu quittes le pays, parce que... tu ne te maries plus. Hier, quand je t'ai demandé : « Marthe, que vas-tu faire? » tu m'as répondu : « Tu le sauras bientôt! » Voilà donc ce que tu ruminais dans ta tête. Et c'est moi, c'est moi qui suis la cause de tout cela! Ah! Marthe, Marthe, je suis une affreuse femme, une vieille coquine!

Et elle se mit à pleurer à chaudes larmes.

— Allons, nourrice, ne pleure pas ainsi, dit la jeune fille, et surtout ne t'accuse de rien; hier, tu m'as seulement confirmé ce que je savais déjà, et, avant de venir te trouver, mes résolutions étaient prises.

Mais si tu aimes bien ta petite Marthe, nourrice, si tu ne veux pas lui causer un grand chagrin, tu ne parleras à personne de ce qui s'est passé entre nous; je ne veux pas qu'on sache que je suis instruite des iniquités de mon père; je ne veux pas qu'on sache pourquoi Marthe Raclot n'a pas épousé Georges de Santenay.

On dira peut-être que la famille de Santenay a appris comment mon père s'est enrichi et que Georges n'a plus voulu de Marthe Raclot. Eh bien, si l'on dit cela, nourrice, tu laisseras dire; je te défends de prendre ma défense.

— Marthe, qu'as-tu dit à ton père?

— Que je voulais travailler, gagner ma vie. — Et de ce que tu as appris?

— Rien. — Et il te laisse partir ainsi?

— Il ne pourrait pas me retenir; d'ailleurs il est habitué

Après le souper, qui ne fut pas long, Marthe monta dans sa chambre et redescendit aussitôt avec le coffret renfermant ses bijoux.

— Qu'est-ce qu'il y a là-dedans? demanda Raclot.

La jeune fille ouvrit le coffret.

Le père écarquilla les yeux.

— Eh bien, quoi? fit-il.

— Mon père, je ne connais pas la valeur de ces bijoux que vous avez bien voulu me donner; mais je les trouve trop beaux pour la carrière que je vais embrasser et nullement en rapport avec ma situation; une institutrice, d'ailleurs, n'a pas besoin de bijoux, et il est même bien qu'elle n'en ait point. Reprenez-les donc ces bijoux, mon père, je vous les rends.

M. Raclot regarda sa fille avec ahurissement.

— C'est bien, balbutia-t-il, je les conserverai et tu les retrouveras plus tard.

Mais l'usurier n'en était pas à sa dernière surprise.

Le lendemain matin, quand Marthe vint lui faire ses adieux, il remarqua qu'elle n'emportait qu'une toute petite valise de voyage.

— Et ton linge, et tes robes, et tes colifichets? fit-il.

— Un peu de linge que j'ai là me suffira, répondit la jeune fille, quant à mes robes, et ce que vous appelez mes colifichets, je les laisse, attendu que tout cela ne me serait d'aucune utilité; dans toutes les communautés il y a un costume; c'est ce costume que je porterai.

Sur ces mots, après l'avoir embrassé, Marthe quitta son père.

Elle descendit rapidement la pente au-dessus de laquelle s'élève le château. On aurait dit qu'elle avait hâte de s'éloi-

C'est trient à chaq de cendres d'entendre rer et les e nés qui fon mobilier de s'en fallait, quelques cl pour les en aujourd'hui pace de deu Le sauvev était des pl fieux, déjà voulaient, n encore le p à coup, ell éperdues, e un instant Les quatre le matin m L'hospice de qu'il a regu pauvres soe Triste co victimes ha à Bulle par petits cadea vues depuis poir qui s'es qu'on fut o paternelle brûlantes re malheureuse Grâce à l déplorer et dangereux, l'incendie n à un acte de Le feu de M. Xavier S

Devant c population la commune do tes, il ne re largement ex tons nullem dance. Dès l des person à ces malhe Nos colon Colombettes, seil d'Etat a de Bulle, tou cette circons en apportant une large co qui anime t vrai, non pa Broc ce qu'il donner un ra

Bienfais pressement Alpes, les so ville donnero heureux in l'interprète d remercier les

à vivre seul et souffrir. — Et à lui, M — Ces mots — Et il s'est — Il le fallai — Mais tu ne — Tais-toi, creuse; écoute, j'ai pour lui me tous les sacrifi — Malheureu — Et je ne d — Quoi donc — Mourir de La vieille fe jeune fille avec — Ah! Marth tu aurais été ici vas!... Mais, m — Je ne dois — Où iras-tu — Je ne sais — A ce moment voiture de mess La vieille fem l'une de l'autre, sortit en disant — Adieu, adie — Adieu, adie

ans leurs fonctions les titulai-
umônier réformé des péniten-
ndic de la commune de Gran-
syndic de la commune d'Ar-

ur de l'école secondaire d'Hau-
de receveur d'Etat du district

apitaine, à Fribourg, aux fonc-
civil chargé de la constatation
ux propriétés et aux récoltes
œuvres de la I^{re} et de la II^e

ne, lieutenant, à Fribourg, est
lieutenant d'infanterie (fusi-

ux succès de nos tireurs que
nnés, il faut encore ajouter
héodore, de Fribourg, qui a
, et de M. Bocard, Hubert,
né une montre en or et une
onse Christinaz, à Fribourg,
Nianantonio, à Fribourg, une
are, facteur, à Fribourg, une
a fait 134 cartons à la Série.

YÈRE

village de Broc.

des nombreux voyageurs qui
Gruyère, le charmant village
rd'hui qu'un amas de ruines.
mche à lundi, vers minuit, une
derrière la forêt de Bouleyres,
it les habitants de Bulle, les
ple galop. Avec anxiété, tout
foyer de l'incendie, on voyait
airant les pentes arides de la
oppant la ville de Gruyères
er de soleil. Les minutes se
ente avec la certitude que le
e fois, pas d'une ou de deux
rrible fléau en vent à tout le

de la forêt de Bouleyres, un
se présente à nos yeux : tout
orme qu'un immense brasier,
mmes agitée par un fort vent

us de tous les villages de la
ts surhumains pour arracher
quelques habitations; grâce à
Grue est sauvé. La pinte des
la partie en haut le village,
sont que quelques bâtiments,
la triste proie des flammes.

iments, abritant une soixan-
deux tiers de la population,
son d'école, le bureau postal,
la Maison de Ville et l'Etoile
Hans Wæber, tout est con-
gnement du village et à sa
l'Eglise et la cure ont été

is elle poussa un cri et se préci-
enveloppa de ses bras.

omprends! s'écria-t-elle; tu pars,
e... tu ne te maries plus. Hier,
Marthe, que vas-tu faire? » tu
as bientôt! » Voilà donc ce que
c'est moi, c'est moi qui suis la
rthe, Marthe, je suis une affreuse

chaudes larmes.
eure pas ainsi, dit la jeune fille,
en; hier, tu m'as seulement con-
et, avant de venir te trouver,
es.

ette Marthe, nourrice, si tu ne
d chagrin, tu ne parleras à per-
nente nous; je ne veux pas qu'on
es iniquités de mon père; je ne
moi Marthe Raclot n'a pas épousé

amille de Santenay a appris com-
et que Georges n'a plus voulu
si l'on dit cela, nourrice, tu lais-
prendre ma défense.

ton père?
er, gagner ma vie.
ris?

insi?
retenir; d'ailleurs il est habitué

C'est triste de passer entre ces murs qui s'érou-
lent à chaque instant, lançant dans les airs une pluie
de cendres brûlantes; mais c'est encore plus triste
d'entendre les hommes se désoler, les femmes pleu-
rer et les enfants sangloter à la vue des murs calcinés
qui formaient autrefois leur chère demeure. Le
mobilier de ces pauvres gens n'était pas riche, peu
s'en fallait, dans la plupart des ménages : une table,
quelques chaises, une armoire, un lit et la couchette
pour les enfants formaient toute la fortune mobilière;
aujourd'hui même, ce peu leur a été enlevé dans l'es-
pace de deux heures.

Le sauvetage, au milieu de cette mer de flammes,
était des plus dangereux. Quatre filles de M. A. Ruf-
fieux, déjà âgées et quelque peu simples d'esprit,
voulurent, malgré les avertissements du frère, sauver
encore le peu de mobilier qui leur appartenait; tout
à coup, elles se voient entourées par les flammes;
éperdues, elles se réfugient à la cave qui se change,
un instant après, en un véritable four crématoire.
Les quatre malheureuses victimes ont été enterrées
le matin même et le frère a dû être transporté à
l'hospice de district à cause des nombreuses brûlures
qu'il a reçues en voulant arracher aux flammes ses
pauvres sœurs.

Triste coïncidence : La sœur de ces infortunées
victimes habite Lausanne; lundi matin, elle arrivait
à Bulle par le premier train, les mains chargées de
petits cadeaux pour ses sœurs qu'elle n'avait pas re-
vues depuis longtemps. Aussi on comprend le déses-
poir qui s'est emparé de cette pauvre personne, lors-
qu'on fut obligé de lui apprendre que la maison
paternelle était détruite et que sous les cendres
brûlantes reposaient les restes calcinés de ses quatre
malheureuses sœurs.

Grâce à Dieu, on n'a pas eu d'autres victimes à
déplorer et, malgré un service des pompes des plus
dangereux, aucun accident n'a eu lieu. La cause de
l'incendie n'est pas encore connue; on ne croit pas
à un acte de malveillance.

Le feu doit avoir commencé dans la grange de
M. Xavier Sudan.

Devant ce triste malheur, qui affecte toute une
population laborieuse, mais pauvre et habitant une
commune dont les ressources sont des plus restreintes,
il ne reste qu'une chose à faire, c'est de venir
largement en aide à ces malheureux. Nous ne dou-
tons nullement que les secours n'arrivent en abon-
dance. Dès le matin, nous constatons avec plaisir que
des personnes charitables distribuaient des vivres
à ces malheureux incendiés.

Nos colonies étrangères à Charmey, Montbarry,
Colombettes, etc., ouvrent des souscriptions; le Con-
seil d'Etat a apporté hier mille francs; la population
de Bulle, toujours si généreuse, saura, surtout dans
cette circonstance, se montrer digne de son renom,
en apportant au comité de secours qui s'organisera
une large contribution. Grâce à cet esprit de charité
qui anime tout cœur suisse, nous pourrions, il est
vrai, non pas rendre à nos malheureux incendiés de
Broc ce qu'ils ont perdu, mais nous pourrions leur
donner un rayon d'espoir pour l'avenir.

Bienfaisance. — Nous annonçons avec em-
pressement que, dimanche prochain, à l'hôtel des
Alpes, les sociétés de musique et de chant de notre
ville donneront un concert en faveur des mal-
heureux incendiés de Broc. Nous nous faisons
l'interprète des infortunées victimes du désastre pour
remercier les comités des sociétés philharmoniques

à vivre seul et son affection pour moi ne le fera pas trop
souffrir.

— Et à lui, M. Georges de Santenay, qu'as-tu dit ?

— Ces mots seulement : Je ne veux pas me marier.

— Et il s'est contenté de cela ?

— Il le fallait bien.

— Mais tu ne l'aimes donc pas, Marthe ?

— Tais-toi, nourrice, répondit la jeune fille d'une voix
creuse; écoute, j'adore Georges de Santenay; l'amour que
j'ai pour lui met en moi une force inconnue et me rend faciles
tous les sacrifices.

— Malheureuse enfant !

— Et je ne demande à Dieu qu'une seule chose.

— Quoi donc ?

— Mourir de mon amour !

La vieille femme joignit les mains, et, contemplant la
jeune fille avec une respectueuse admiration :

— Ah ! Marthe, s'écria-t-elle, comme tu es noble et grande !
tu aurais été ici la Providence des malheureux, et tu t'en
vas !... Mais, mon enfant chérie, que feras-tu ?

— Je ne dois pas te le dire.

— Où iras-tu ?

— Je ne sais pas; j'irai où Dieu me conduira.

A ce moment on entendit, dans la rue, le roulement de la
voiture de messenger accompagné d'une sonnerie de grelots.

La vieille femme et la jeune fille se jetèrent dans les bras
l'une de l'autre, s'embrassèrent avec effusion, puis Marthe
sortit en disant :

— Adieu, adieu !

— Adieu, adieu ! répéta la nourrice.

de Bulle de la généreuse initiative prise; nous for-
mons des vœux pour que d'autres sociétés imitent le
bel exemple donné. Le programme du concert sera
publié dans notre prochain numéro.

Secours pour Broc! — Celui qui donne
vite donne doublement! En attendant la formation
du comité de secours, le bureau du journal recevra
avec reconnaissance les souscriptions et en accusera
réception dans la Gruyère.

VARIÉTÉS

Le Moulin de la Jorlo,

PAR ELIE FOURÈS.

— Et ce moulin s'appelle?...
— Le moulin de la Jorlo.

C'est le nom du ruisseau, un nom pittoresque et
joli qui exprime, par son harmonie imitative, le
bouillonnement de l'eau, heurtant les pierres, rageant
contre les rives qui l'emprisonnent, un nom prédes-
tiné au roman.

Les bêtes ont fini de boire. Je suis, silencieux, la
fillette aux paroles très brèves. Comme elle parle
difficilement le français, elle borne l'entretien aux
phrases les plus essentielles, qu'elle entremêle de
mots en langue d'oc.

Parvenu au haut de l'entonnoir, je me retourne.
Le moulin est tout entier dans l'ombre; l'eau de
l'étang miroite encore; une légère brise tire des
feuilles du peuplier un murmure lugubre. De la ruine,
par un trou de la toiture s'envole une orfraie, avec un
cri sinistre. L'endroit ne doit pas être bien gai à mi-
nuit.

Quand nous arrivons à la ferme, la pendule de la
cuisine, enfermée dans une caisse toute droite, lon-
gue et étroite comme un cercueil, sonne sept coups.
Le grand-père est assis sous le large manteau d'une
immense cheminée, au coin, dans un grand fauteuil
en bois dont le caisson sert à contenir la provision
de sel de la ferme. Un *carel* de cuivre jaune, l'anti-
que lampe romaine du Midi, pend au-dessus de la
table, garnie d'assiettes à soupe, rouges, vernissées,
en forme d'écuelles. Au milieu fume un grand plat
de soupe de potiron, coupé par tranches minces et
jaunes, à demi fondues.

La fillette, en quelques mots, explique au grand-
père l'objet de sa visite. C'est un vieillard de plus
de quatre-vingts ans, aux joues roses, fraîchement
rasées, à la longue chevelure toute blanche tombant
sur le col ouvert de la chemise. Le vieux Dominique
secoue la tête avec tristesse, en murmurant :

— C'est bien lugubre! Mais je vous le raconterai
tout de même, ce soir, à la *dèspèloughado*, pendant
qu'on défeuillera le maïs. En attendant, *mèn*, vous
allez manger la soupe avec nous.

Ce mot *mèn* (mien) est familier aux vieilles gens
du pays, qui le prononcent avec une intonation si
caressante, si charmante et si douce qu'il éveille une
irrésistible sympathie. Je le préfère au *my dear* des
Anglais.

La grand-mère entre; la *ménino* porte la pittores-
que coiffe blanche des aïeules, ourlée de dentelles
sur le devant, ronde et relevée par derrière; elle me
salue affectueusement.

Sur ses pas sautille un petit garçon de six ou sept
ans qui tient à la main une espèce de sauterelle verte,
appelée mante prie-Dieu. Sans prendre garde à moi,

Marthe était déjà loin qu'on pouvait voir encore la pay-
sanne sur le pas de sa porte tenant son mouchoir sur ses
yeux.

IX

Lorsque Marthe, qu'on avait vue l'avant-veille, arriva à
la communauté, vêtue d'une de ses vieilles robes de pension-
naire, et demandant à parler immédiatement à la mère su-
périeure, il y eut grand émoi chez les religieuses.

Assurément il y avait du nouveau.

Les sœurs Angèle et Léocadie pensèrent tout de suite
qu'un malheur inattendu avait frappé leur chère élève.

Cependant on contrut prévenir la supérieure, qui, très éton-
née, répondit que Mlle Raclot pouvait venir la trouver dans
sa chambre.

Un instant après, la jeune fille était en présence de la su-
périeure.

Celle-ci, comme les sœurs, remarqua aussitôt la mise peu
élégante de la fille du riche paysan d'Aubécourt, et sa sur-
prise s'accroît d'une vague inquiétude.

Marthe s'approcha et tendit son front sur lequel la reli-
gieuse mit un baiser maternel.

— Asseyez-vous, mon enfant, dit-elle, indiquant un siège à
la jeune fille, et apprenez-moi vite pourquoi vous êtes venue.
Je ne vous le cache pas, ma chère fille, votre visite me cause
une grande surprise et me rend inquiète. Je vois à votre air
que quelque chose de grave vous est arrivé. Parlez, mon en-
fant, je vous écoute.

— Ma mère, répondit Marthe d'une voix vibrante d'émo-
tion, j'ai quitté ce matin mon père et Aubécourt pour long-

il pose l'insecte sur la table, et, pendant que je cause
avec le grand-père, il se met à chanter d'une voix
monotone comme une psalmodie très sourde :

Prêgo Dieu, Mariotto,
Qué ta maire es morto !

Il répète cette sorte d'incantation à perte d'ha-
leine, jusqu'à ce que la mante, ployant ses longues
pattes, s'agenouille dans l'attitude de la prière.

Le père et la mère ne tardent pas à paraître. Ils
ressemblent à tous les paysans de la région agenaise,
un peu méfiants et taciturnes. Le mari doit avoir dé-
passé la quarantaine; il grisonne aux tempes. La
femme, maigre, hâlée, ridée aux paupières, les mains
noires, la poitrine plate, n'a plus de sexe. Son foul-
lard, le coquet foulard que les brunettes gasconnes
savent si élégamment poser sur leur front comme un
frais diadème, est planté de travers; la pointe bleue,
démésurément allongée, vient frôler l'épaule comme
l'aile traînante d'un oiseau.

Après le souper, nous allons sous le hangar où
sont entassés les épis de maïs. Déjà, quelques paysan-
nes, voisines de la ferme de Cantocouc, sont arri-
vées sans bruit et se sont mises à défeuiller une bras-
sée d'épis qui luisent comme des lingots d'or poli,
au fond des corbeilles.

On s'assoit pêle-mêle sur les tas de maïs et le vieux
Dominique commence son récit :

Vers le commencement de ce siècle, il y avait, au
moulin de la Jorlo, une meunière accorte, vaillante
et délutée. *Rouso coumo uno pèro, balento coumo
uno abeilho* (rousse comme une poire, vaillante comme
une abeille), disaient les voisins qui, les sobriquets
étant autrefois à la mode, l'avaient surnommée la
Pimparèlo, nom gascon de la gentille fleur printa-
nière la pâquerette. C'était une belle blonde aux
yeux bleus, au teint fleuri, avec de jolies fossettes
aux joues et au menton.

Les paysans de Moirax, de Boé, de Layrac et
même d'Agen, émus de sa beauté, ne cessaient de ré-
péter au père le vieux dicton :

Hillo qu'agrado
Es à mitat maridalo ?

Ce proverbe, frotté de miel, faisait sourire d'aise le
père et la fille. Mais les jours, les mois et les années
se passèrent. La Pimparèlo ne se mariait pas. Les
paysans, malicieux et sournois, se mirent alors à
murmurer un autre proverbe du pays :

La hillo de l'Anrio,
Cadun la banto, nat la bo.

Ils remplaçaient l'*Aurio* par la *Jorlo*, ce qui faisait :
La fille de la Jorlo, chacun la vante, nul la veut.

Evidemment, cette fille fringante et hardie, aux
narines toujours frémissantes, à la taille toujours
cambree, aux prunelles toujours écarquillées, tou-
jours luisantes *coumo dus lugrans* (comme deux étoil-
les fixes), selon le joli mot du père Dominique, épou-
vantaient les amoureux; les coqs les mieux huppés du
canton tremblaient devant cette poulette rousse, au
plumage si coquet et à la mine si provocante.

Sur ces entrefaites, le père vint à trépasser. La
mère était morte depuis plusieurs années. La Pim-
parèlo resta seule au moulin. Elle avait alors vingt-
sept ans.

Les galants venaient, examinaient le moulin,
riaient avec la belle meunière, s'en allaient et ne re-
paraissent plus. On eût dit qu'on avait jeté un sort à
la pauvre. Elle avait pris un valet à la journée,

¹ Prie Dieu, Mariotte, car ta mère est morte.
² Fille qui agréée est à moitié mariée.

temps, et je viens près de vous chercher un refuge.

— Que me dites-vous là ! exclama la religieuse.

— Ma mère, pour des raisons que je vais vous faire con-
naître, car je dois vous parler avec une entière confiance et
ne rien vous cacher, j'ai déclaré hier à mon père et à M.
Georges de Santenay que je ne voulais plus me marier.

— Est-ce possible ? fit la supérieure de plus en plus sur-
prise.

— Veuillez m'écouter, ma mère, et quand vous saurez pour-
quoi j'ai pris une aussi grave résolution, vous jugerez ma
conduite et me direz si j'ai eu tort ou raison.

La jeune fille raconta alors à la vénérable mère la conver-
sation des deux hommes dans la voiture du messenger d'Au-
bécourt, sa visite à sa nourrice et les révélations de la vieille
paysanne, qui avait été la confirmation pleine et entière des
épouvantables choses qu'elle avait entendues la veille.

Elle continua en expliquant de son mieux ce que son cœur
et son âme avaient souffert, en pensant aux malheureuses
victimes de son père, à la douleur qu'elle allait causer à
Georges de Santenay et à sa déplorable destinée.

— Enfin, ma mère, ajouta-t-elle, j'ai en la force de rester
ferme dans ma résolution. Devant Georges, cependant, j'ai
eu un instant de défaillance, mon cœur se brisait; mais Dieu
était en moi, il soutenait mon courage et j'ai fait le sacrifice
des joies qui m'étaient promises, de mon bonheur, pour obéir
à ma conscience qui me criait : Voilà ton devoir !

La supérieure resta un long moment silencieuse, regardant
la belle jeune fille avec une indicible expression de tendresse
et de bonté.

(A suivre.)

